Les versions en prose du Purgatoire de saint Patrice en ancien français. Édition critique, introduction et notes par Martina Di Febo

Maria Colombo Timelli

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1077>

DOI : 10.4000/studifrancesi.1077

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2014

Pagination : 567-568

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Maria Colombo Timelli, « *Les versions en prose du Purgatoire de saint Patrice en ancien français. Édition critique, introduction et notes par Martina Di Febo* », *Studi Francesi* [En ligne], 174 (LVIII | III) | 2014, mis en ligne le 01 novembre 2014, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1077> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.1077>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Les versions en prose du Purgatoire de saint Patrice en ancien français.

Édition critique, introduction et notes par Martina Di Febo

Maria Colombo Timelli

RÉFÉRENCE

Les versions en prose du Purgatoire de saint Patrice en ancien français. Édition critique, introduction et notes par Martina DI FEBO, Paris, Honoré Champion, 2013 («CFMA», 172), pp. 294.

- ¹ Le *Tractatus de purgatorio sancti Patricii*, texte anonyme rédigé vers 1173-1185, a connu une fortune immense au Moyen Âge et au-delà, avec des traductions dans toutes les langues romanes et germaniques: pour ce qui concerne le français, on ne dénombre pas moins de six traductions en vers et quatre en prose, du XII^e au XVI^e siècle. Martina Di Febo offre ici l'édition de la version en prose la plus ancienne (a, début du XIII^e siècle) et d'un remaniement de celle-ci (a¹, XIV^e siècle), qui dérivent de la rédaction *alpha* du traité latin; elle ajoute une version plus tardive (e, également du XIV^e siècle), qui témoigne d'une contamination probable entre les versions latines *alpha* et *bêta*. L'*Introduction* permet de faire le point sur une situation textuelle complexe, en offrant d'abord les informations essentielles sur le texte latin (schéma du contenu des rédactions *alpha* et *bêta*, p. 16-17), puis l'analyse des versions françaises en prose (a/a¹, b, e, f; p. 18-36).
- ² Les éditions elles-mêmes constituent trois sections indépendantes. La version a est transmise par 33 manuscrits, que M. Di Febo décrit p. 37-59 (on signalera entre parenthèses que le Marquis de Paulmy n'a pas «hérité [...] la bibliothèque du Duc de La vallièrre», comme il est dit p. 55 à propos du ms.Arsenal 3145); une collation très minutieuse et approfondie (p. 59-81) lui a permis d'aboutir à un stemma (p. 81) et de

choisir son texte de base (P4, voir p. 60). L'analyse linguistique (p. 82-87) et la «présentation du texte» (de fait, il s'agit du «traitement du t.», p. 87-90) complètent la section liminaire. Cette première version de la *Vie monsieur seint Patrice* – tel est le titre qui se lit dans l'incipit – (p. 91-112) peut être divisée, sur la base des lettrines du ms, en 28 paragraphes, qui ne correspondent cependant ni à une subdivision logique du texte ni aux étapes de l'itinéraire ultra-mondain suivi par le protagoniste. Quelques choix dans la transcription nous laissent perplexes: ainsi, par exemple, pour ce qui concerne les lectures *ni / n'i* (*nus ni peut entrer* 1,74; *que il ni entrast* 2,13; *il ni remest neïs une estincele* 6,10-11; *n'onques riens ni vit* 6,19; et ainsi de suite) ou *si / s'i* (*home qui si fiast* 3,28). La distinction *i / j* n'est pas toujours respectée: pourquoi *Iesucrist* 7,30, *ieterent* (verbe *jeter*) 9,25, ou encore *ienouz* 10,19, *iustes* 23,17, *ietéz* 27,23? Plus grave: l'odeur qui se dégage d'un des «enfers» visités par la protagoniste est telle que «se toz li mondes fust *espices* (lire: *espices*) ne li semblast il mie qu'il i eüst plus grant odeur...» 17,6; *desoremes* 23,18, devrait aussi porter un accent; au contraire, on lira «ceste viande est *apareillie* (et non pas *apareillié*: le texte présente de nombreux traits picards: cf. p. 82) sanz fin a ceus qui de ci monteront el ciel» 23,11. L'apparat critique (p. 113-116) enregistre les variantes importantes des autres manuscrits et constitue par là une véritable mine d'informations, alors que les «notes critiques» (p. 137-148) offrent des commentaires complémentaires.

- 3 L'édition de *a*¹ suit le même schéma; il s'agit, comme on l'a dit, d'une rédaction abrégée de *a* transmise par un seul manuscrit, du ^{xv}^e siècle. Parmi ses caractéristiques, rappelons au moins que la division en chapitres est ici marquée par des titres, ce qui donnait aux lecteurs de l'époque de commodes points de repère. Sans entrer dans les détails, remarquons – parmi beaucoup d'autres – quelques leçons sans doute à revoir, ou tout au moins à discuter: la graphie *Islande* pour *Irlande* (1,2 et 1,19) aurait mérité un commentaire, en note ou dans l'introduction linguistique; *par cesse fosse* (2,30) doit sans doute se lire *par ceste f*; *Et lors leur donnerent* (3,41) doit probablement être corrigé en *lui d.*, s'agissant des messagers qui donnent *leur benichon* à Owen; dans *les dyables [...]* qu'ilz les batoient (7,13), lire *quilz*; la leçon *Mais le largue vist il bien car par la entra et yssit* ne me paraît pas claire (7,15: le substantif n'est d'ailleurs pas enregistré dans le glossaire): elle s'éclaircit en comparant ce passage avec le texte de *a*: *mes la largesce vit il bien*, 8,14).
- 4 Quant à la version *e*, il s'agit d'une nouvelle traduction remontant au milieu du ^{xiv}^e siècle, transmise par trois manuscrits, dont deux du ^{xv}^e et un du ^{xvi}^e. Dans ce cas encore, je me limiterai à signaler des doutes de lecture: *icelle folle* à lire selon toute probabilité *fosse* (LVIII, 34); *seust bien tenuz*, sans doute *feust* (LXII, 32); *il sera moult que sage*, plutôt *il fera* (LXXIII, 25). Deux intégrations me paraissent franchement superflues: «Et tant plus aproucha, de tant plus >cler< les oït» (LXIII, 12); «Et estoient les differences sy plaisans que >c'estoit< merveilles» (LXXI, 53); en l'absence de notes à ces deux passages, il est cependant difficile de comprendre ce qui les aurait motivées.
- 5 Le glossaire (p. 249-262) et l'index des noms propres (p. 263-264) couvrent les trois éditions. La bibliographie, raisonnée et très complète, occupe quelque 25 pages en petits caractères (p. 265-291).
- 6 Le véritable problème de cette édition est cependant représenté par la langue française utilisée par l'éditrice: sans trop insister, notons que les fautes sont si diverses et nombreuses (italianismes, erreurs dans la morphosyntaxe, dans le lexique) qu'elles en arrivent à entraver la compréhension de certains passages. Les sigles utilisés pour désigner les différentes versions du texte, latines et françaises, posent aussi des

problèmes: ainsi dans la table p. 33, le sigle «b» doit probablement être lu «e», puisque c'est de cette version que l'on discute; dans les titres des trois rédactions éditées, p. 37, 149, 195, les sigles «a», «a¹» et «e» sont majuscules, ce qui crée une confusion regrettable avec les sigles désignant les manuscrits; de même, «B» p. 28 doit être lu «b», s'agissant de la version et non pas d'un ms, ainsi que «E» p. 220, à lire «e» pour la même raison.

- 7 Sans aucun doute, une relecture même rapide de la part du Comité de Publication des «CFMA» aurait évité la parution d'une édition importante dont la valeur risque de passer au second plan par rapport à une présentation des plus fautives.